

# Poésie

(le travail du poète)



**Daniel dans la fosse aux lions**

## 1991

Juillet

Projet de poème pour Daniel Strano à propos de la carte postale (cloître de Saint Papoul)  
« Daniel dans la fosse aux lions ».

En premier, relecture dans la Bible du « Livre de Daniel ». Daniel, jeune juif prisonnier de Nabuchodonosor se consacre à la prière du vrai Dieu, et s'abstient de nourriture impure. Son surnom est Beltassar. Pour faire accepter son jeûne, il met ses gardes au même régime que lui (eau, légumes). Leur bonne mine à tous les sauve. Il y a la statue composite. Le rêve de Nabuchodonosor. Une statue d'or, d'argent, de bronze aux pieds d'argile. Daniel a eu une vision de ce rêve tenu secret, il sauve ainsi tous les sages de Babylone. Il interprète le rêve : la tête en or, c'est le roi... et tout ce qui vient à sa suite est de plus en plus fragile etc...

Nabuchodonosor se prosterne devant Daniel, lui donne un rang élevé. Ensuite, Nabuchodonosor fait ériger une statue en or. Il rassemble les notables et ordonne que tous l'adorent au son des instruments de musique : trompe, pipeau, cithare, sambuque, psaltérion, cornemuse. Ils le font. Mais les chaldéens dénoncent alors les juifs, car Nabuchodonosor a dit que ceux qui s'abstiendraient seraient jetés dans la fournaise. Nabuchodonosor aussitôt fait mander Shadrak, Meshak et Abed-Nego (responsables des affaires de province), Daniel étant demeuré à la cour du roi Nabuchodonosor. On lie les trois juifs, on les jette dans la fournaise. Ils marchent dans le feu – cantique d'Agarias (Abed-Nego) – Cantique des trois jeunes gens – Ils sortent indemnes. Nabuchodonosor leur rend honneur.

Ensuite c'est la folie de Nabuchodonosor. Il fait encore un rêve prémonitoire et seul Daniel le lui explique. Ce songe est le suivant : un arbre immense - feuillu- source de vie. Un ange arrive et dit d'abattre l'arbre, sauf ses racines. Daniel dit : l'arbre c'est toi, ô roi. Tu seras chassé, tu te nourriras d'herbes jusqu'à ce que tu comprennes que le très haut a domaine sur le royaume des hommes. Les souches à conserver symbolisent que ton royaume sera préservé jusqu'à ce que tu aies compris. Daniel conseille à Nabuchodonosor de rompre avec ses péchés.

La prédiction s'accomplit Nabuchodonosor s'incline devant Dieu.

Ensuite Balthazar (successeur de Nabuchodonosor) donne un festin. Pendant ce repas des doigts humains apparaissent, écrivant sur le plâtre du mur derrière le lampadaire. Balthazar demande tous les sages du royaume pour déchiffrer. Nul n'y arrive. La reine suggère qu'on aille chercher Daniel que Nabuchodonosor avait classé parmi les sages. Daniel déclare à Balthazar qu'il ne s'est pas humilié comme son père pour être sauvé. Ensuite il lit :

« Méhé : Dieu a mesuré ton royaume

Teqel : tu as été pesé et ton poids est en défaut

Parsin : ton royaume a été divisé aux Mèdes et aux Perses »

Daniel reçoit les honneurs. Mais la même nuit, Balthazar est assassiné. Darius prend le pouvoir.

Darius organise ainsi son royaume : 120 satrapes dont Daniel. Étant plus brillant que les autres on cherche à lui nuire. On suggère à Darius que tous NE DOIVENT PRIER que leur roi. Daniel se retire dans sa maison. Les fenêtres sont orientées vers Jérusalem. Trois fois par jour il se met à genoux et prie Dieu. Comme il l'avait toujours fait. On le dénonce. Le roi essaye de trouver des échappatoires mais l'entourage fait pression sur lui. Darius fait jeter Daniel dans la fosse aux lions. On pose une pierre à l'entrée de la fosse, le roi y appose son sceau. Le roi se retire pour jeuner et prier (pas de concubines ! ). Au petit jour il va auprès de la fosse, appelle Daniel. « Ton Dieu a-t-il pu te faire échapper aux lions ? » Daniel répond : « Mon Dieu a envoyé un ange, il a fermé la

gueule des lions et ils ne m'ont pas fait de mal ». On fait sortir Daniel indemne. Le roi fait jeter dans la fosse ceux qui ont comploté. Ils sont dévorés.

Les visions de Daniel :

- 1) Quatre bêtes : un lion avec des ailes d'aigle, un ours avec trois côtes dans la bouche, un léopard avec sur les flancs quatre ailes d'oiseau et quatre têtes, la dernière avait dix cornes et des dents de fer, une onzième corne pousse ensuite, avec des yeux. Puis le fils de l'homme. Vision symbolique.
  - 2) Le bélier et le bouc : Le bouc attaque le bélier.
- Daniel a ainsi toutes sortes de visions qui l'éprouvent. Il se tait.

A la fin du livre de Daniel on trouve une deuxième version de la fosse aux lions. Dans cette version Daniel reste six jours dans la fosse aux lions. Le prophète Habacuc qui, en Judée, venait de préparer un repas (bouillie et morceaux de pain dans une corbeille) pour les moissonneurs. Un ange lui apparaît, le saisit aux cheveux et l'emporte jusqu'à Babylone, au bord de la fosse. Habacuc crie : « Daniel, prends le repas que Dieu t'envoie ! ». Il mange tandis que l'ange ramène Habacuc chez lui. Ensuite le septième jour le roi vient pleurer. Il se penche et voit Daniel assis tranquillement. Il rend grâce à Dieu et fait jeter les ennemis de Daniel dans la fosse.

//-----//

14 juillet

Un poème n'est pas une équation mais on peut toutefois y circonscrire, par la quintessence du langage, une équivalence mystérieuse. On obtient alors une sorte de formule qui révèle, en abrégé, un torrent d'émotions. La concision, la précision de visée, l'inéluctable parenté de la vision avec ce qu'elle dissimule (ce à quoi elle se substitue) provoque un choc silencieux dans l'âme. Et on se dit : « c'est ça ». Ça quoi ? Une exactitude fascinante. Mais aussi énigmatique que les termes d'une égalité algébrique (*note de marge* : Spinoza ?) pour qui n'est pas rompu aux mécanismes de l'algèbre.

Pour en revenir à « Daniel dans la fosse aux lions » je dirais que la relecture du « Livre de Daniel » est une sorte de mise en orbite. Cette lecture balise les erreurs de parcours, elle situe l'histoire qu'il faut tenter de ne pas trahir.

Ensuite elle offre des mots magnétiques. Statue aux pieds d'argile. Trompe. Pipeau. Cithare. Samboque. Psaltérion. Cornemuse. Des noms. Nabuchodonosor. Balthazar. Habacuc.

Des images. La fosse, la pierre scellée à la cire. Les doigts divins inscrivant sur le plâtre du mur des mots mystérieux : « Méhé. Teqel. Parsin ».

Une fois assimilées ces prémisses il faut, j'imagine, s'en vider l'esprit et se concentrer sur l'homme Daniel, porteur du nom symbole. Traquer les visions qui coïncident le mieux avec ce qu'il est.

Pour l'instant je vois (j'entre dans) la fosse aux lions en pleine nuit. Les fauves sont ramassés dans un coin, forment une sorte de rempart sombre contre la paroi rocheuse. Ils se taisent. Leurs yeux phosphorescents observent l'homme juste qui leur est livré. Ils restent à distance respectueuse. Le juste est vêtu de blanc. Sa silhouette se dresse fermement, semblant recevoir la lumière (intérieure) de l'éternel. Les lions puent. Leur présence a quelque chose de menaçant. La situation est fragile et peut basculer dans le carnage. Mais en s'éternisant dans cet équilibre elle s'apaise petit à petit. C'est l'intensité de la foi de Daniel qui le sauve.

Une fois mis en tête ce scénario sommaire je pense qu'il faut plonger dans l'écriture automatique. Lâcher les mots sur le papier. Les trier. Les biffer. Les reprendre. On entre dans la phase musicale. Car tout poème est musique. Il faut qu'il puisse être appris et récité comme une incantation.

Un poème est un exorcisme.

//-----//

16 juillet

La fosse qui nous est commune

Ecoute  
ô Daniel

La vibrante roche a fini de rouler

Enfin scellée  
elle se tait

Dans l'obscurité  
on les voit

Puants  
Immobiles

Rempart d'ombres agglutinées contre la paroi

Masse indistincte où scintille  
la phosphorescente cruauté  
du guet

Comme un I blanc sur une page noire  
Toi seul es lisible

Méhé  
Tequel  
Parsin

Fragile immobilité  
du sage

( à Daniel Strano)

17 juillet

Pour :

La précision du tir : ce poème s'adresse à Daniel et correspond exactement à son ego, il est retiré du monde, un peu parano, c'est vrai, mais sa vie intérieure est d'une grande intégrité. Je vais loin (un peu trop) en disant « toi seul est lisible » (visible était venu d'abord, mais lisible est à la fois plus juste et plus abscons). L'écriture de Daniel est un mystère très solitaire, une affaire entre lui et lui. Il est encore un peu fasciné par l'édition et le public, mais il ressent tout ça comme une agression. Etc...

Contre :

C'est un poème assez hermétique, peut-être trop ramassé, trop concis. Sa musique est austère à force de sécheresse. Je n'y trouve pas de faux pas quant au rythme, quant aux rimes (un peu fugaces, mais suffisamment présentes). C'est un poème que j'ai écrit en deux heures, ce que je ne fais jamais. Trop vite, je suis venue à l'essentiel, au dépouillement. Et cela m'angoisse.

J'y vois une faute :

« Dans l'obscurité  
on les voit »

C'est le point faible du poème et il faudra peut-être y revenir. En effet il faut se torturer un peu pour comprendre qu'il s'agit des lions. On pourrait dire plutôt ceci :

« Dans l'obscurité  
les fauves sont là »

mais le deuxième vers est plat, et l'idée de « voir » dans l'obscurité est perdue.

Mieux :

« Dans l'obscurité  
les fauves sont là  
on les voit »

Ou encore :

« ..enfin scellée  
elle se tait

et

dans l'obscurité  
tu les vois  
puants  
immobiles ... »

etc...

Je me rassure en revenant sur ce machin si vite abouti. Et me rassure en me disant que les préliminaires (relecture du Livre de Daniel) ont favorisé cette éclosion.

J'aurais aimé citer la cithare, la trompe, le pipeau, la sambuque etc... mais j'ai eu peur de perdre mon tracé (direct, précis) et de sombrer dans le péplum de pacotille. On n'est plus au XIX<sup>e</sup> siècle. Aujourd'hui, le discours n'est plus descriptif, il est allusif. On n'a plus besoin d'images, l'œil en est saturé. Par contre on va plus volontiers se perdre dans les arcanes du non dit. Dont l'éloquence est la substance essentielle de notre époque. Enfin, je le ressens ainsi. (Je n'écris pas sur les modes de facture moderne. Je vis dans ce monde et en suis imprégnée).

Ce qui fait toute la différence entre un vrai et un faux poète moderne se situe dans le sens très dense du non dit. Le vrai poète dit (en ne disant pas). Le faux poète fait semblant de dire (en ne disant pas). Les faux poètes sont légions. Ils pataugent dans les mystères de l'intimité personnelle et cela n'a rien à voir avec le cri. A mon avis ils bêlent. Persuadés que le non sens les sauve. Or, le sens caché n'est pas non sens. Au contraire. C'est une vérité quasi insupportable, dont la force est telle qu'on l'entend alors qu'elle se présente de façon allusive.

Ceci n'est pas la panacée universelle. Simplement le moyen actuel de chanter sans musique.  
On aimera autant les vers de Baudelaire :

« Pour l'enfant amoureux de cartes et d'estampes  
l'univers est égal à son vaste appétit  
Ah ! Que le monde est grand à la clarté des lampes  
Aux yeux du souvenir que le monde est petit... »

Ici le non dit vous a une allure descriptive qui berce l'esprit. On s'étonne des visions précises et nostalgiques que ces quatre vers font naître. Et en contrepoint se nichent des sentiments délicieux sur le rapport grandiose du désir à la chose convoitée, et son contraire bien plus tard.

//-----//

22 juillet

Tout compte fait le poème de Daniel restera tel quel.

Aujourd'hui je lis Colaux. « Sosies, ciseaux ». Une petite édition artisanale (photocopie). Les caractères « typo » ne sont pas bons, trop petits et maniérés. Une telle poésie (sûre, vaste, musicale) prendrait sa véritable dimension en étant réellement imprimée. Certains vers sont particulièrement beaux :

une  
seule  
île  
tient  
la  
mer  
dans  
son  
nid

Je suis éblouie par la simplicité des mots, la disposition, tout cela est inanalysable et donne un sentiment de perfection. Comment peut-on arriver, ainsi, à dire autant avec des moyens aussi économes ?

Ce qui caractérise Colaux c'est une absence totale « d'effets souhaités ». On dirait qu'il entend ce qu'il écrit. C'est parfaitement musical et lourd de sens, sous une apparence simple. Les mots qu'il utilise sont presque tout le temps des mots usuels. Tout l'art réside dans l'insolite des associations de mots. Je crie au génie quand je lis :

« ... pauvres reflets des trèfles noirs  
les pleurs se baignent en fagot  
dans le jus noir du souvenir des pleurs  
reflux  
Fleurs revenues... »

ou encore :

« Sous la taie d'oreiller  
écoute la coquille  
cueillie dans le désert  
silence lourd et lent  
qui bat le mot en neige  
on voit  
hors des yeux élevés  
s'effondrer quelque chose  
dont on portait déjà le deuil... »

Je regrette que ces poèmes soient aussi mal présentés. Mais s'ils n'étaient pas présentés du tout on ne les lirait pas. Étrange pauvreté moderne au cœur du foisonnement technique. Je trouve plus de beauté à un poème nettement dactylographié sur une page blanche qu'à ces simili éditions, rendues possibles par les photocopieuses et les machines à plier. Esthétiquement, le confidentiel né sous le doigt du poète qui frappe une touche est préférable.

J'ajoute encore que les frappes au mackIntosh sont très vilaines, en regard de la frappe d'une machine à écrire ordinaire. Qui grave un peu en creux, sur le papier. Il me vient l'envie (idiote) de taper sur ma machine les superbes poèmes de Colaux, pour qu'ils soient dépouillés de ces petits caractères tarabiscotés. Difficiles à déchiffrer. Qui retardent l'éclosion de la lecture.

//-----//

17 novembre

Hier soir à la télévision : « Arthur Rimbaud, une biographie » par le cinéaste suisse Richard Dindo.

L'originalité de ce film (superbe) était dans le texte. En effet, on n'a jamais entendu que de l'authentique. Je veux dire par là que les paroles de Verlaine étaient des textes de Verlaine, celles de la mère, de la sœur Rimbaud des fragments de lettres, etc... Le tour de force étant réussi on atteignait à une véricité extraordinaire.

Ce que je veux noter ici, c'est que j'ai découvert sur Rimbaud (de façon intuitive, à travers ses textes et ses comportements) l'horreur qui l'a saisi à propos du monde littéraire, après le drame Verlaine. Une horreur IRREVERSIBLE. Il n'a jamais, semble-t-il, eu l'idée de revenir sur ses pas. Rimbaud avait visé très haut (spirituellement), emporté par la fougue adolescente mais surtout par la vigueur de ses aspirations poétiques. L'apprentissage de ce monde ne pourra se faire car il a trop d'intelligence et se rebelle.

Bref, on peut épiloguer des heures, comme ça. Toutefois, dans cette HORREUR IRREVERSIBLE gît une parenté dont je n'ose pas parler. Mais qui me satisfait et me rapproche.

25 novembre

Mais, s'il y a un problème moral, reste toutefois l'extrême beauté du langage. Assouvissement extraordinaire de la douleur. On peut s'interroger à l'infini là dessus. Imaginer qu'un paroxysme a été atteint. Qui aurait engendré un désespoir. Ce désespoir aurait sa source dans ceci : la beauté (et l'exactitude) de l'expression n'est pas, seule, capable de résoudre ce qui est un tourment (le tourment existentiel). Vient un moment où le silence apparaît comme la seule façon de rendre hommage à ce qui est en nous-même. Il sera préférable au chant uni-voce. Car le chant s'il ne cesse pas (pour d'aussi sublimes motifs) prend le risque de s'éloigner de sa source. L'appareil littéraire est

en effet une contre-valeur essentielle. Nous le sentons tous, nous qui écrivons hors de ce système. Pourquoi écrivons-nous encore ? Parce que nous sommes en plein « complexe d'individuation ». Nous sommes comme le marin de Schopenhauer ( L. IV ch 63) « Ainsi, sur la mer courroucée, infinie de toutes les montagnes d'eau, lorsque écumeuse et hurlante elle élève et engloutit des montagnes d'eau, le marin, sur son banc, se fie à son faible canot... » Le marin se trompe. Il est en pleine illusion. Nous le sommes également. Nous nous consolons de nos doutes en laissant notre trace individuelle sur la page. Nous admirons la rupture de Rimbaud. Elle nous apparaît évidente, mais nous gribouillons encore. Peut-être parce que nous n'avons pas atteint aussi vite aussi bien à l'ultime perfection poétique ?

//-----//

**1992**

12 janvier

A propos du poème que Jean Simon m'offre en début d'année :

Dédire

Creusée l'argile des mots  
Dans nos mains  
Gemmes éteintes, insectes fabuleux, cailloux noirs  
Fouillés la mémoire et les rêves  
Mines stériles  
Moissons d'images décevantes  
Sondées les profondeurs de la nuit verte  
De poissons pâles et de silence  
Pour le cri muet de noyé  
Vanné le vent et ses oiseaux et ses nuages  
Parole sans écho  
Déclin du dire  
Et l'ombre gagne

Jean Simon (décembre 91)

Tant pis, je vais dire ce que je ressens réellement à propos de la poésie de Jean. Une poésie classique. Subventionnable. Dont la forme est excellente.

Pour rigoler je dis « qu'elle ne me fait pas bander ». Je ne vois pas trop ce qu'un discours plus exhaustif pourrait ajouter à ça. Mais... En fait ce n'est pas la poésie de Jean que j'incrimine, mais un certain type de poésie. A laquelle j'ajoute bien des textes de prose ( Le rivage des Syrthes, de Julien Gracq, par exemple). Je n'aime pas beaucoup (et c'est mon droit d'avoir un goût personnel qui ne s'aligne pas toujours sur les valeurs sûres) la littérature « littéraire ». J'aime qu'un poème ne soit pas fabriqué, qu'il ne soit pas corseté par un appareil linguistique. Quand je pense « poésie » me vient à l'esprit :

« Sous le pont Mirabeau coule la Seine... »

C'est un poème merveilleux. Rythme et simplicité, l'évocation est douce comme une chanson.

Nos poètes avertis ne parlent plus d'instinct. Ils creusent et farfouillent leur vocabulaire, poussés par un scrupule inhibant qui les incite à considérer les mots comme des bijoux dans un



coffre. Ils ne s'adressent qu'à eux-mêmes.

C'est étrange. Ce poème me convient dans son message, mais il ne me parle pas. Je suis sensible à ce que dit Jean, c'est vrai. Mais il le dit comme une torture intellectuelle. Ses vers s'alignent sans aucune fluidité. Certaines lettres de sa femme, hâtives, lyriques, parfois maladroitement, me touchent plus. Je m'interroge sur la facture d'un poème de cette sorte. Elle est correcte, mais... C'est peut-être la concision « inconcise » qui me perturbe.

Ou les images ? Ce sont des images un peu artificielles. Ou trop sophistiquées. Le désarroi de Jean se traduit en « gemmes éteintes », en « insectes fabuleux ». Et puis en ordinaires cailloux noirs.

Et ce « cri muet de noyé »... Ce n'est pas le premier « cri muet » de Jean. Il nous en a jeté un autre à propos de « L'annonciation de Fra Angelico ». Je crois que c'est la dramatisation paroxystique du poète que je supporte mal. Bien sûr la poésie est souffrance. Bien sûr. Bien sûr.

J'enrage de me sentir aussi mécontente. Et pourtant, cette poésie je l'ai soutenue. Éditée. Je ne voulais pas qu'elle reste enfermée dans un tiroir.

La grande Maria le disait : dans un texte il y a quelqu'un. Un être qui parle. En ce sens la poésie de Jean est sincère. Car il est un personnage dramatique, amer, un peu grandiloquent parfois. Nourri des verbes les plus nobles. On aimerait qu'il ait un peu moins lu. Et que sa mémoire époustouflante n'ait pas engrangé tant de chefs d'œuvres réputés.

//-----//

31 janvier

Les pages qui précèdent sont dures, trop dures, même si elles visent juste. Passons à un autre genre. L'analyse, par exemple, que Francis Giraudet fait de Brodsky dans une lettre à Colaux.

Cher D.L., cette petite cédule pour  
te dire : BRODSKY . L'écriture la plus  
lumineuse, la plus sirénienne de l'exil.  
Dans ces syrtes exactrices de tant de  
noyés, pêcher une telle lumière, voilà  
qui tient de la fine magie . Ton habit  
d'écriture .

Tu nous mets en  
plein dans la grande clarté de nos  
hautes Engadines, du liminaire des  
dernières Odyssées qui nous restent .  
Avec les enfants et les fols . Le dé-  
paysage n'a plus d'ombres, vieux phrè-  
re, il est offert .

Je t'embrasse

Francis

Francis Giraudet  
Editeur responsable de la Revue  
"Les cahiers du Schibboleth"  
Poète

Je l'ai dactylographié pour lui enlever la plus grande part d'incroyable... Mais en fait l'uniformité des caractères de mon Erika exalte le tarabiscotage de cette écriture.

Prenons les mots :

cédule : dans le petit Robert je trouve trois définitions, ainsi que l'étymologie du mot. Le sens ici est étymologique « Scheda » bande de papyrus.

Sirénienne : ordre de mammifères placentaires aquatiques, au corps pisciforme (petit Robert). Mais ici, bien entendu, c'est une allusion à la sirène (à son chant).

Syrte : région côtière sablonneuse.

exactrices : 2 sens (toujours les impôts ! ) mais encore c'est l'étymologie qui parle : exactor, receveur.

hautes engadines : région de forêt et de transhumance.

liminaire : préface (mot qui fait plus chic).

Afin de saisir irréversiblement les intentions du scripteur (voilà que je m'y mets ! ) le dictionnaire est indispensable. Mais Francis Giraudet est malin. Il sait que personne n'en prendra le temps. Les initiés du vocabulaire saisiront à peu près tout, les autres se laisseront bercer par un truc qui leur semblera ressortir des obscurités dramatiques de l'art.

Colaux, hier soir au téléphone, me disait qu'on écrivait ainsi pour augmenter sa chance d'être lu. L'insolite serait un truc de cabotinage. Cela semble évident. Pour ma part je préfère le cabotinage à une sincérité pédantesque. Je traduis donc :

Cher Denys,

Cette petite lettre pour te parler de Brodsky. L'écriture la plus lumineuse, la plus envoûtante (?) de l'exil. Sur ces rivages peuplés de tant de noyés, pêcher une telle lumière, voilà qui tient de la magie.

(ton habit d'écriture est intraduisible)

Tu nous mets en plein, dans la grande clarté de nos hautes montagnes (?), à l'approche des dernières aventures qui nous restent. Avec les enfants et les fous.

(le dépayage est intraduisible).

Et je découvre alors que ce sont les termes intraduisibles qui seuls ont un sens.

Le reste n'est que verbiage.

Une fois encore : « Pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ? » comme dit Strano.

//-----//

4 février

Le charme qui vit dans un poème n'est pas analysable. Toutefois une grande part de ce charme se situe dans la cadence du vers. Une poésie introvertie, obscure, savante, est presque toujours sauvée par le rythme.

J'ignore les règles de la prosodie. Je sais qu'elles existent. Mais les apprendre me terrifie. Ma conception de la poésie est celle d'un musicien « d'oreille », celui qui ne sait pas son solfège. la prosodie appliquée à la lettre ne serait-elle pas la source d'effets souhaités ? Je m'interroge.

Prenons dans Colaux (toujours Colaux !) « la chanson des quatre jeudis ».

« Chaque lundi matin  
ma paille sous le bras  
je m'en vais avaler  
la mer

Chaque mardi matin  
ma pelle sur le dos  
je m'en vais enterrer  
la mort

Chaque mercredi soir  
mon treuil sur les épaules  
je m'en vais décrocher  
la lune

Chaque jeudi matin  
ma pioche à la main  
je m'en vais arrondir  
les angles

Chaque vendredi treize  
mon sabre entre les dents  
je m'en vais défricher  
la nuit

Chaque samedi soir  
mon béret sur l'oreille  
je m'en vais épouser  
ma femme

Chaque dimanche enfin  
sur un vélo volé  
je fais le grand tour  
de ma vie

Dans ce poème chaque mot compte, tout est pesé avec une précision exquise. La cadence est vive, répétitive, comme dans une chanson populaire. On a le sentiment d'entonner un refrain à chaque nouvelle strophe, mais à chaque fois c'est la surprise verbale. L'humour, la dérision, provoquant une sorte de gaîté intérieure.

C'est bon. C'est simple. C'est juste.

//-----//

Lorsqu'un thème vient à l'esprit, selon qu'il sera exprimé sous forme de poème ou forme de nouvelle il prendra un tour différent.

Le poème ramasse le thème dans un creuset. Comme un métal fondu le thème bouillonne, se distend, se densifie. Les mots l'accaparent pour un jeu qui va durer dieu sait combien de temps. Le thème en ressort obscurci et magnifié, ciselé, baroque. Il s'est fait bijou. Il a un côté décoratif qui dérange l'esprit mais en même temps le satisfait.

La nouvelle, sous une forme succincte, développe le thème en images et en sensations bien ordonnées, sous la forme d'une histoire. Ainsi présenté le thème est infiniment plus abordable mais il s'imprime moins bien dans l'esprit.

J'imagine. J'ai un projet de nouvelle : « La lettre ». La musique m'est venue en observant Jeanne Artemoff presque aveugle, écrivant à son fils une supplique illisible.

Le thème bien entendu est un écheveau enchevêtré de mille sensations et pensées. Où s'entremêle la compassion pour l'âge et les infirmités, l'austère esthétique du corps à son déclin, ce que ces choses évoquent à propos du passé lointain. On y trouve aussi toute une philosophie du devenir, où l'approche de la mort révèle l'absurdité du vouloir « encore » vivre. On y trouve encore la duplicité du compassionnel qui entretient faussement l'assurance que tout est toujours en place. Promesse non tenue de poster la lettre etc...

On aboutira j'imagine à un texte assez clair et peut-être beau. Ce sera une image agrandie et démultipliée d'un instant. L'idée de traduire cet émoi en poème m'a effleurée. Mais il me semble que je vais égarer en route les belles ramifications ressenties. Au profit de quoi ? D'un jeu ?

Ce qui serait formidablement amusant ce serait d'écrire le poème et la nouvelle. Et puis de comparer.

Mais la question insoluble est de savoir par quoi commencer. Le poème ? La nouvelle ?

Il semble contre nature d'écrire l'un et l'autre simultanément. Un thème ça se couve comme un œuf. Ça se respecte.

//-----//

10 juin

Il me faut faire ici une note de lecture à propos du délicieux livre de Michel Baglin « Les maux du poème ». L'Atelier du Gué le réédite en une version plus longue (*Poésie et Pesanteur*).

J'ai toujours aimé la façon très simple dont Baglin aborde la poésie. Comme une valeur quotidienne et essentielle. Ses divagations de « Bouvet et Pécuchard » me font toujours autant rire.

Ce qui m'a frappé cette fois-ci c'est ce qui touche à l'hermétisme de la poésie.

P 120: « Les effets de mode ont été si puissants qu'il était fatal que des poètes veuillent se situer en marge des débats universitaires sur la littérature, la poésie, l'écriture. La « poésie du quotidien » est sans doute le produit d'un parti pris d'indépendance à l'égard de courants trop envahissants, la recherche d'une position d'autonomie et d'équilibre. Elle a implicitement dénoncé l'abscons, le maniéré, l'élitisme, les écritures désincarnées, mais aussi les grandes orgues des effusions lyriques ou le

poème tract de l'engagement au premier degré. Elle a voulu exister en marge des théories et des manifestes et c'était finalement la seule chance de la création sous le règne d'une intelligentsia qui condamnait les jeunes poètes au mutisme ou à la mauvaise conscience.

//-----//

16 juin

Il faudra, je le sens, pour moi tourner une page. Le problème écriture devient tellement crucial qu'il m'étouffe littéralement.

Je finis donc ce triptyque « Quayribus » « Ève et Adam » avec une troisième nouvelle longue : « La lettre ». Je ne sais trop tout ce que cela signifie, me sentant embarquée malgré moi dans un bateau sans gouvernail. Je crois de plus en plus qu'il faut en finir avec ces textes-là qui ne concernent que moi-même et ne trouveront jamais d'écho ailleurs. C'est dur. C'est formidablement douloureux. En continuant ces dernières années comme je l'ai fait j'ai entamé une auto destruction qui m'épouvante.

C'est pourquoi j'envisage de me tourner enfin vers la poésie qui m'apparaît comme une fenêtre de lumière. Là, semble-t-il, devient possible (et quasiment logique) ce duo de soi avec soi-même sans souci des contingences. Une recherche de langage, comme on fait un peu de musique, seul, dans sa chambre <sup>1</sup>.

Augurant de cette solitude là qu'elle m'isolera moins des autres je suis prête à la tenter... Denys m'y encourage. C'est son domaine. Il m'en croit capable...

A la relecture mes poèmes m'y encouragent un peu. En effet j'y trouve cette musique, si nécessaire à la poésie, que je ne trouve pas chez un grand nombre de poètes. Une cadence syncopée, avec des vagues plus amples comme dans le « royaume des ombres, ou « la complainte de Narcisse ». Je reproche à mes poèmes (je leur reprochais) une certaine sécheresse, une concision parfois brutale, un manque d'abandon. Mais je suis allée en poésie en grande dame, écrivant au début des poèmes de circonstance ( poèmes d'anniversaires). En les écrivant, je découvre que se forgeait un style assez particulier.

Je les ai relus dernièrement, recherchant la « dame villageoise » (toujours pour un anniversaire, les 70 ans de Perlette !). Eh bien lus comme ça, sans préjugé, ils sont plutôt attrayants, même « Demoiselle sans hennin », écrit pour Françoise Bélières. C'est un terrain inexploré. Dont jusqu'ici je me suis systématiquement méfiée, redoutant les diarrhées intimistes du narrateur qui se pleure lui-même sur une feuille blanche.

Mais j'évolue. Et je comprends que la vraie sincérité se situe peut-être dans ce passage-là. Et si j'avoue que j'entre en poésie, les amis, plus personne ne s'inquiétera de ce que je fais...

//-----//

13 août

Ce genre d'aventure, on peut bien y penser à l'avance avant de s'y engouffrer. Ça « se prépare » par un état d'esprit réceptif qui me semble neuf.

Ainsi à propos du rêve de Cécile qu'elle m'a raconté samedi, m'est venue une illumination intimiste qui n'a pas grand chose à voir avec ce rêve.

Le rêve était le suivant : Cécile, qui est très angoissée ces jours-ci, venait nous voir avec quelques personnes que je ne nommerai pas. Francis n'était pas là (première angoisse). Et moi, j'étais là. Mais je m'en allais de chez moi (deuxième angoisse). J'ai interprété ce rêve comme il doit l'être. Ensuite, en moi même, je l'ai imaginé. Je me suis vue avec les yeux de Cécile. Dans mon

---

1 Voir 12 janvier 1992 « nos poètes avertis ne parlent plus d'instinct... etc... » Est-ce là que je vais me fourrer ? Bigre !

couloir, peut-être. Apparaissant avec l'intensité de certains rêves (Cécile était perturbée, donc le rêve était intense).

Et je me suis dit... je me suis dit que notre propre image ne nous appartient pas. On se croit un et indivisible et notre image nous échappe. Elle va se loger un peu partout. Dans les rêves de ceux qui nous aiment par exemple. Cette découverte m'a décontenancée. L'ambiguïté de soi-même m'est apparue comme un thème musical (je préfère dire musical plutôt que poétique, le sens est plus fort).

Si ce thème germe, il germera en poème, j'en ai la certitude.

//-----//

J'ai l'intention d'étudier les factures classiques de la poésie française. Je me suis acheté un petit livre sur le sujet. Mais je suis décidée à ne pas appliquer ce que je vais apprendre. Que cette science me permette de m'affranchir de ces règles, voilà mon souhait.

La métrique m'apparaît en effet comme un épouvantable corset. (Les discussions avec Léo Miquel et ses fameux épigrammes m'ont confortée dans cette idée). Mais les bons peintres sont ceux qui apprennent les règles et qui les connaissant se permettent ensuite de ne pas les appliquer. Il y a en art une part de technique dont il ne faut pas faire fi par paresse. La paresse est l'ennemie de toute vraie création. Toutefois le passage au travers du corset est un passage plein de risques, il faudra le faire avec vigilance, c'est à dire, je pense ne pas écrire de poésie durant le temps de cette sèche initiation mécanique. C'est une fois les techniques oubliées que ça pourra gazer.

//-----//

5 octobre

### **Notes, condensation du « petit traité de versification française » pour mémoire.**

**I Compte des syllabes** : avec le e muet ou sans lui.

**II Césure, coupe, enjambement.**

**III Elision, hiatus.** Définition du hiatus : c'est la rencontre d'un mot finissant par un e muet avec un mot commençant par une voyelle. Il y a élision quand on ne prononce pas le e muet, il y a hiatus quand on le prononce.

**IV La rime.**

**V Les différents types de vers français :**

a) décasyllabe (il a a peu près disparu)

b) octosyllabe : il perdure. C'est le vers de l'ode (XVII, XVIII, XIX siècle). Mais c'est aussi le vers de la poésie légère.

c) dodécasyllabe ou alexandrin.

L'origine du non est le « poème d'Alexandre » (XII<sup>e</sup> siècle). Dans l'alexandrin la césure est impérativement à la sixième syllabe.

d) imparisyllabe : cinq, sept ou neuf syllabes. C'est un vers boiteux (sept ou cinq) ou très peu usité (neuf).

e) dans les imparisyllabiques, le vers de cinq syllabes, s'il n'a pas de coupe, n'est plus boiteux. C'est un vers lent. Il est souvent utilisé alterné à des vers plus longs.

## VI L'alexandrin classique (rythme et son).

**VII Le vers romantique** : dodécasyllabe, mais sans accent rythmique sur la sixième syllabe.

Quand il y a trois accents rythmiques, on l'appelle trimètre ( l'alexandrin classique est appelé tétramètre).

Le trimètre au XVII siècle est le vers comique (Molière, La Fontaine). Il est repris dans le théâtre romantique qui applique le mélange des genres. Le trimètre révèle une rapidité de mouvement :

« De moment en moment le sort est moins obscur  
Et l'on sent bien qu'on est emporté vers l'azur »

Hugo, Les contemplations

Tétramètre plus trimètre : contraste.

## VIII Reconnaître le trimètre (rythme trois)

précision : hémistiche = demi vers

césure = coupure du vers.

Racine a parfois utilisé de « faux trimètres » qui sont en réalité des tétramètres, l'accent (ou l'effet souhaité) se portant sur le mot central :

« Et Mardochée /est-il /aussi /de ce festin »

Le relief considérable du mot qui commence le second hémistiche (la coupe qui le sépare du mot précédent) oblige à modifier l'intonation.

C'est un truc !

Ici le rythme est spécifique. Il crée la différence avec la prose. La voix donne un accent que la prose ne permettrait pas.

## IX Poèmes en vers libres :

pentamètre : rythme cinq.

Hexamètre : rythme six.

Ces deux rythmes espacent et analysent les idées.

« Beauté / gloi/re vertu / je trouve tout / en elle »

Racine, Bérénice

Le poème dit « en vers libres » est celui qui alterne les rythmes (unités métriques inégales). Également quand alternent des vers dont le nombre de syllabes est inégal.

Iambe : alternance 12/8 syllabes.

## X La strophe

- dans la chanson c'est le « couplet »
- dans les sujets sérieux c'est la « stance »

Au dessous de 4 vers il n'y a pas strophe mais « distique » ou « tercet ».

La règle est : alternance de rime masculine et féminine, on évite la succession de rimes plates (rimes alternées 2 à 2).

## XI Les poèmes à forme fixe :

de une seule strophe

distique (2 vers)

tercet

quatrain

quintain  
sixain  
huitain  
dizain

Le lai : nombre indéterminé de couplets sur deux rimes entremêlées. Le nombre de vers de chaque couplet n'est pas limité et chaque couplet n'a pas obligatoirement le même nombre. Abandonné dès le XVI<sup>e</sup> siècle les mètres les plus usités sont les vers de 7, 5 et 3 syllabes (combinés et mélangés). Seuls les premiers et derniers couplets devaient avoir la même combinaison.

Le virelai : un peu comme le lai mais jeu de rime particulier. La rime donnée est virée (?) en dominante d'un couplet à l'autre.

La villanelle : (XVI<sup>e</sup> s.) (reprise par quelques poètes modernes) est une chanson rustique écrite sur deux rimes. Le 1<sup>o</sup> et le 3<sup>o</sup> vers qui riment ensemble, se répètent alternativement au 3<sup>o</sup> vers de chaque tercet et ensemble au dernier couplet qui a ainsi 4 vers.

Le triolet : 8 vers sur 2 rimes : le 1<sup>o</sup> vers revient comme 4<sup>o</sup>, le 7<sup>o</sup> et le 8<sup>o</sup> sont la répétition du 1<sup>o</sup> et du 2<sup>o</sup>.

Le rondel : (XIV – XVI<sup>e</sup> s.) repris par les poètes modernes, c'est un triolet plus étendu (9 à 15 vers).

Le rondeau : trois parties : 2 de 5 vers séparées par une de 3. Le refrain vient après celle de 3, répété dans la dernière.

La ballade : 3 couplets + un envoi.

L'acrostiche : jeu de société.

La terza rima : venue d'Italie. Acrobatie de rimes sans intérêt.

Le pantoum : (chant malais) Strophes de 4 vers à rimes croisées : le 2<sup>o</sup> et le 4<sup>o</sup> vers passent dans la suivante pour en former le 1<sup>o</sup> et le 3<sup>o</sup>. Il développe 2 idées : l'une (2 premiers vers de chaque strophe) (extérieure, pittoresque) l'autre les deux derniers (intime et morale).

L'iambe : alternance 12/8.

Le sonnet : 14 vers. 2 strophes de 4, 2 strophes de 3.

## **XII Effets obtenus par la violation des règles classiques :**

Rime : a) non alternance

b) prononciation. Elle a évolué (« fanfare » et « hasard » est maintenant accepté).

L'assonance est une rime imparfaite reposant sur l'identité de sons de la dernière voyelle.

Tout cela apparaît dans la poésie moderne pour trouver certains effets.

« C'est le chien de Jean de Nivelle  
Qui mord sous œil même du guet  
Le chat de la mère Michel;  
François-les-bas-bleus s'en égaie. »  
Verlaine



alternance rime féminine, rime masculine... (Je ne vois là qu'analyse érudite sans grand intérêt, mais ce traité de versification n'est pas conçu pour les poètes, mais pour les érudits !)

(Il est assez horripilant d'ingurgiter cette façon d'appréhender la poésie !).

L'enjambement : ce sera je crois plus « instructif ». L'enjambement est « une discordance entre la syntaxe et le rythme (...) La portion de l'élément syntaxique qui est rejetée dans un autre élément rythmique est mise en un relief extraordinaire... » « la pause finale du vers qui enjambe est aussi nette et aussi longue que celle des autres et son dernier accent rythmique est aussi fort (...) la voix reste soutenue et suspendue à la fin de ceux qui enjambent ». L'attention de l'auditeur est sollicitée. La voix doit pour le rejet augmenter son intensité.

L'enjambement à l'hémistiche ( sans grand intérêt, la cassure du vers est déplacée, c'est un effet en nuance).

Le contre-rejet : c'est commencer une proposition dans le vers ou l'hémistiche qui précède celui ou elle est contenue (?) Subtilités d'érudit !!

//-----//

13 octobre.

C'est con de s'initier à la versification de cette façon. (Que d'assonances !)

Mais il y a un intérêt secondaire qui prime le reste. Cette étude permet de mieux assimiler le patrimoine poétique français. On se situe alors dans une ligne, la déviance par rapport aux règles apparaît comme un geste de l'esprit nécessaire.

J'imagine ce processus de versification à travers les siècles. S'accomplissant selon certaines lois. Comme un jeu arbitraire mais cela répondait aux effets de la culture.

Les façons « de dire » ont changé et nous voici au siècle de l'image animée. Les structures articulées ne sont plus que corsets. L'émotion aujourd'hui se fait sibylline. Il est urgent de la livrer, elle doit se décrypter. C'est ainsi que je vois le poète.

Et tout ce que je viens d'apprendre tombe dans l'oubli. Pour ressurgir peut-être dans quelques gammes un peu laborieuses, sous forme d'une prise de conscience d'un enjambement jailli de Dieu sait où, qui se fera mieux comprendre dans le travail.

J'ai vu, la semaine dernière « Cyrano de Bergerac », alors que j'étais en lecture du petit traité de Grammont. J'ai mieux compris ce que signifiaient les vers de Rostand, et l'époque qu'il peint. Cette œuvre de poésie française est très riche. Très française. Très habile et tout compte fait vraiment poétique. Mais ce qui charme surtout c'est le goût de Cyrano pour le vers bien tourné. Un régal. On note aussi au passage que l'œuvre a eu un succès fou pendant quarante ans. Ensuite elle est devenue ringarde. Maintenant elle ressuscite et se situe à sa vraie place. Toujours la même affaire avec l'art.

//-----//

27 octobre.

A propos de la poésie contemporaine je me sens en expectative. Incapable de cerner l'exakte beauté qui s'en exsude. Car il me semble qu'il s'agit là d'exsudation plutôt que de langage. Les mots ont une importance très très grande. Mais aussi leurs accouplements insolites qui sont censés être l'alpha et l'oméga de la poésie contemporaine.

Dans l'ensemble cette poésie a un côté « soliloque » qui me perturbe. Quand on lit un recueil de poèmes d'aujourd'hui on a le sentiment d'écouter quelqu'un qui peaufine de façon presque artificielle une manière de dire. Et qui en peaufinant ainsi dit très peu.

Je viens de relire, à cet effet, TOTEMS de Jean-Jacques Celly publié chez Brémond en 1988. J'avais acheté ce livre, car certaines pages me semblaient vivantes et vraiment parlantes. Après une relecture suivie de la p. 7 à la p 130, hélas j'ai trouvé que pour quelques pages vraiment très riches, beaucoup n'étaient qu'une quête haletante de soi-même dans l'incertitude et le manque de souci du rapport de soi à l'universel. Bien sûr j'ai un penchant très fort à schématiser mes jugements quand ma sensibilité n'est pas atteinte.

Dans « Totems » le poète est parti vers un vocabulaire résolument artisanal : compas, sextant, équerres. Il touche à tout avec les mots. Il y a quelques réussites. Parfois on dirait qu'il ouvre ses oreilles aux bruits du dehors, mais ce n'est pas très souvent. Ses poèmes en prose sont les mieux réussis car la prose est un obstacle aux délires du vocabulaire. Dès que le poète se livre à la petite navette, au va et vient « inspiré » je trouve, moi, qu'il se casse la figure et qu'il nous casse les pieds. Il tente de réduire l'image à une dimension si ténue (?) qu'il dit des choses aberrantes.

Je vois p. 20 « Savane exaspérée »

p. 21 « un ventre (?) incandescent lucide »

etc...

Quand il se veut classique il enfile par exemple le corset du sonnet. Mais alors la cadence, la limite, tout cet appareil vieilli engonce la parole moderne, en fait quelque chose de « circonstance ».

Non, vraiment, chez ce Celly là c'est la prose que je préfère. Textes courts et denses, classiques et neufs, où l'on se sent vraiment vraiment bien.

Alors ? Poésie ?

//-----//

10 novembre

Je reçois ces jours-ci « La cantate barbare » d'Anne-Marie Jeanjean. Soixante seize pages.

Long poème sous forme de composition musicale. C'est beau, émouvant, imparfait et plutôt grandiose. On y perçoit de bouleversantes impressions terriblement entremêlées et on se dit, en lisant, qu'on préférerait « peut-être » écouter réellement une cantate. Le langage écrit, les mots, la structure de la parole elle-même, ne se prêtent pas au message proposé. C'est une tentative d'une grande témérité et on se dit encore qu'en lisant un tel texte on participe peut-être à une mutation de l'écriture. C'est je crois ce que cherchent Anne-Marie Jeanjean et beaucoup de poètes contemporains (sincères).

Ce que j'ai ressenti réellement c'est un appel majestueux à l'oreille, exactement comme lorsqu'on entend un concert dans une cathédrale. L'œil se promène sur les murs. Je cite ce qui m'a ébloui :

« Un soir – cathédrale d'Alet, l'entrée dans une sanguine d'Hubert Robert »

« les sculptures s'animent, les plis de pierre claquent. Le centaure s'évade »

Ces quelques lignes engendrent tout le reste. Une méditation sur les sensations physiques de l'amour et la projection métaphysique qui s'ensuit. Délire passionné, très vibrant, qui fait souvent tressaillir.

Par contre, Jeanjean plonge dans tous les pièges que je n'aime guère. On le regrette. Il y a ici et là de ces associations de mots qui ne sont qu'effets souhaités vibratoires (?).

J'ai relevé :

p 18 : « labiles galaxies »

p 19 : « insidieuse tératogénèse »

p 27 : « orifices manducatoires »

p 34 (maladresse) : « pour broyer l'intériorité »

p 48 : (id) « de ta matérialité à la mienne »  
p 53 : « fulgurance de l'émotion »  
p 55 : « la force de mes rhizomes »

Il est évident que Anne-Marie et moi-même avons une divergence totale de geste d'écriture. Elle est entièrement centrée sur l'intérieur alors que je me projette délibérément hors de moi-même. On peut dire d'elle qu'elle est Psy, et de moi que je suis « sociologue » (comme le prétend Arlette Pujol).

Je ne vois pas en quoi, si nos démarches sont sincères, on en privilégierait l'une plutôt que l'autre. Cependant Anne-Marie avoue s'emmerder dans l'univers romanesque, et je m'embête très vite dans les profondeurs narcissiques. Toutefois dans sa cantate, que j'aime réellement, Anne-Marie peint assez bien son propre enfermement. Cette quête de la rencontre, quasi impossible, dans le coït a quelque chose de poignant qui rejoint bien des écrits romanesques où cette réalité est appréhendée de façon totalement différente.

Ici, la « poésie contemporaine » ne me donne pas envie de bailler. Elle m'interpelle. Me stimule. M'interroge. Me donne envie de créer une poésie à ma façon. Je rêve d'obtenir « quelque chose » avec une rigueur plus grande, une économie de langage mieux gérée.

//-----//

## 1993

23 février

« Ah ! marchons ! marchons ! » chantent les soldats d'opéra en piétinant la scène sans avancer d'un pas. C'est ce que je fais sur mon petit théâtre intérieur à propos de la poésie. J'y pense. Je n'en écris pas.

Le noviciat s'étire. Après avoir étudié dans un manuel les règles de la poésie française j'ai pris tout mon temps pour oublier complètement les césures, les tétramètres, les hémistiches et les enjambements. Il ne m'en reste rien et je me porte très bien merci.

Quand j'étais chez Jacques, à Orléans, nous avons écouté en CD l'intégrale de Charles Trenet. Dont les chansons « rétro » ont un caractère poétique évident. Je me suis surprise à étudier cette facture poétique machinalement. Vers de sept pieds. Ou vers de cinq pieds. Ce qui donne un rythme fluide mais vif (très français).

Et depuis... rien...

En janvier j'ai achevé « La lettre ». J'ai terminé cette nouvelle dans un état d'esprit sublime. Je ressentais à écrire une joie forte et noble. Je n'en revenais pas... Du coup j'ai écrit à Blanche pour lui dire : « écrivons dans la joie ».

Ce qui flanche dans ma tête c'est une sensation de non amour pour moi-même. J'ai le sentiment de n'avoir rien à donner.

D'attendre la mort...

Alors je lis « les élégies de Duino ». Je les lis et je les relis pour en extirper toute la substance. Ces élégies me disent ce que je cherche en tâtonnant . Cet univers mystique entre le ciel et la terre où git l'essentiel.

//-----//

10 mars

Relu les poèmes de Daniel que nous allons publier.

Il est évident que Daniel est un vrai poète. Il y a dans ses vers une invention que je lui envie. Une nonchalance et des pieds de nez qui sont l'exacte expression de ce qu'il est. On peut reprendre et reprendre ces poèmes il y aura toujours quelque chose de neuf qui surgira. Quelque chose d'un peu insolite, d'un peu pervers. Voilà. C'est très dominé tout en étant très inspiré. C'est la nonchalance qui me séduit le plus.

//-----//

19 juin

Marchons ! marchons ! et je reste immobile. En proie à une inhibition désarmante.

J'ai toutefois écrit un poème sec sur l'enfance. Il ne me déplaît pas mais il ne me satisfait pas.

L'ennui me terrasse et je stagne dans des eaux stériles.

Ce poème il faut bien l'analyser. Il est né de ma petite académie de dessin avec Adri et Jean-Christophe, et de l'approche enfantine que nous avons faite de Jacques Prévert. Il est donc « façon Prévert » mais ne l'est pas vraiment. Car là où Prévert met de la tendresse et de l'humour je n'ai transcrit que de la révolte.

Je ne pense pas qu'il mérite d'être repris. Ce qui m'a intéressé en fait c'est la versification. La façon de faire marcher les vers avec des assonances et non pas des rimes. Je le transcris :

### Purgatoire

Clef dans la serrure et couteau dans la tête  
Une prison vient de naître  
dont la fenêtre  
reste entrouverte  
sur le jardin  
sur le soleil  
et sur la haine

Au pied de la montagne de granit  
voici l'enfant assis  
Entre ses doigts serrés gît un outil pointu  
qu'il voudrait bien avoir perdu  
Mais on l'a mis dans sa main  
pour percer le chemin

Pleurons ! se dit l'enfant en reniflant  
l'œil sec  
Et la montagne ricane  
Sans une fissure dans l'austère granit  
Où est donc mon crayon ?

et le crayon toujours au même endroit  
entre ses doigts

répond :  
Présent !

Voyons ! voyons ! soupire alors l'enfant  
très énervé  
sept multiplications  
cinq divisions  
trois conjugaisons  
et puis bien entendu  
les mots de la dictée

Reprenons  
dix divisions  
vingt multiplications  
cent conjugaisons  
un million  
d'opérations  
à virgules et à retenues

Une constellation  
de mots

c'est trop  
c'est beaucoup trop  
et on entend un petit sanglot

Le temps bascule  
et s'irise en désert  
vert

Et puis lentement lentement  
le crayon  
pointe vers le plafond  
sa petite mine de plomb  
légère comme une plume

Et la plume  
sans savoir comment  
esquisse en direction du ciel  
un invisible tracé  
consolant

Des mots sans retenues  
Des conjugaisons sans virgules  
Des opérations sans calcul  
Des dictées sans mots

Triomphe du savoir irréel

Tout s'apaise  
mais  
la fenêtre  
est toujours entrouverte  
sur le jardin  
sur le crépuscule  
sur la haine.

(15 juin)

//-----//

Je note ici la version définitive qui s'est faite comme on fait un peu de musique !

Purgatoire

Clic ! clac ! Tout est fini  
Clef dans la serrure et couteau dans la tête  
Une prison vient de naître  
Mais  
la fenêtre  
est entrouverte  
sur le jardin  
sur le soleil  
et sur la haine

Ici

voici l'enfant assis  
au pied de la montagne de granit  
Entre ses doigts gît un outil pointu  
qu'il voudrait bien avoir perdu  
mais on l'a mis là dans sa main  
pour creuser un chemin  
dans le savoir précis  
du vendredi après midi

Pleurons ! se dit l'enfant en reniflant  
l'œil sec  
et la montagne ricane  
Pas une fissure  
dans l'austère granit

Où est donc mon crayon ?  
Présent ! répond le crayon  
toujours au même endroit entre ses doigts  
Voyons ! voyons ! soupire alors l'enfant très énervé  
Sept multiplications cinq divisions trois conjugaisons  
et puis bien entendu  
les mots de la dictée  
Reprenons ! s'écrie-t-il en haussant le ton

Dix divisions vingt multiplications cent conjugaisons  
C'est trop !

On entend un petit sanglot

De l'autre côté de la montagne se dresse un mur  
lisse et blanc où l'on pourrait  
si l'on voulait  
écrire un million d'opérations  
avec  
virgules et retenues

Dessiner  
une constellation  
de mots

Le temps bascule  
et s'irise  
en désert  
vert  
et lentement lentement  
le crayon  
frémit  
il pointe vers le plafond  
sa petite mine de plomb  
une mine légère  
comme une plume

Et sans savoir comment  
la plume  
esquisse en direction du ciel  
un invisible tracé  
de mots sans retenues  
de conjugaisons sans virgules,  
d'opérations sans calcul  
et de dictées sans mots

Maintenant une floraison  
de papillons minuscules  
flotte gaiement dans la prison

Triomphe du savoir irréel

Tout s'apaise mais  
la fenêtre  
est toujours entrouverte  
sur le jardin  
sur le crépuscule  
et sur la haine

20 juin 1993

//-----//

**1994**

février

La panne se poursuit sans grand espoir d'en voir la fin. Il est des moments où la poésie m'apparaît comme un paradis, mais un paradis perdu. Un haut lieu de l'esprit que l'on ne peut atteindre si l'on n'est en état de grâce. L'état de grâce étant un état de crédulité joyeuse à propos de la vie. Il me semble qu'il faut être enfant pour accéder à ce lieu de rêve où tout est magnifié par effet de verbe.

La bibliothèque municipale de Revel m'envoie un petit questionnaire un peu simplet qui tout à coup réveille ce qui dort dans ma tête. C'est un questionnaire conçu pour ses lecteurs. Il est demandé en gros ce que signifie pour chacun la poésie. Aime-t-on la lire à haute voix ? Être enregistré quand on lit un poème ? A-t-on envie d'écrire des poèmes ? En écrit-on ? A-t-on envie de participer à un atelier d'écriture ? Etc...

Ma réponse sur le sens de la poésie a été : « un regard particulier qui rejoint l'universel ». Et cette phrase simplette aussitôt me reconforte. Parce qu'elle est juste et n'est absolument pas entortillée de fausses diaprures.

Bien entendu je réponds à ce questionnaire parce que j'ai l'espoir qu'on m'incite à me joindre aux lecteurs de la bibliothèque et à échanger un peu avec eux. La solitude de l'écrivain est épouvantable et quand l'écrivain n'écrit plus cette solitude (dont il ne peut plus se défaire) l'assassine littéralement.

On verra bien...

En attendant il me vient déjà comme un avant-goût de thème de poème. A propos des pensées. Ces petits nuages que secrète l'âme, et qui sont comme la fine condensation des choses. Ces petits nuages qui s'éparpillent et flottent et ne mènent nulle part. C'est venu sous forme de nuage et que va-t-il en advenir ?

//-----//

8 juillet

Tout compte fait je me suis embarquée dans la poésie, un peu sans le savoir, avec ce nouveau travail « Histoires séraphiques ».

Maintenant que j'en suis à ma troisième histoire (La muse) je découvre (en m'écoutant au magnéto) que j'ai plongé.

Bien sûr le prologue est un poème (Les ailes). Un bon poème à mon avis, mais qui va enchaîner tous les textes qui suivront. Je veux dire par là qu'on peut l'isoler, il se suffit à lui-même, mais qu'il prend plus de poids s'il est considéré comme un prologue.

Malgré le peu d'enthousiasme de mon entourage confidentiel (Francis, Jacques... les autres n'ont encore rien dit) je considère « Les elfes » comme un de mes meilleurs textes.

On verra ça au Jugement Dernier. Je me suis détachée de la facture romanesque tout en en conservant un zeste assez amusant.

Francis aime bien « Motus », mais je le trouve un peu rigide et sibyllin.

Tout ça n'est pas facile et personne ne peut s'imaginer combien je me hais moi-même.

//-----//



23 mars

On notera que je plonge rarement dans ce carnet, alors que la poésie est le sujet permanent de mes rêveries créatrices.

La lecture de Bachelard (« L'eau et les rêves ») m'a mise en éveil. Un livre clé pour moi ces jours-ci. Un vrai réconfort. Bachelard, auteur très sérieux, très très très sérieux, se penche avec une attention très très « pointue » sur la rêverie. Il la considère comme une réalité fondamentale. Me voici lavée de mes péchés, moi la rêveuse absolue. Qui ai rêvé sans cesse (mais en me sentant coupable). C'est surtout la première partie du livre qui m'a séduite. Où Bachelard explique (très bien) que l'enfant a une approche physique de la vie. La poésie est un chirurgien, elle provient d'une greffe qui serait faite sur la sensation.

Il est certain que la pensée a de temps en temps besoin d'explications de ce genre pour ne pas mourir, pour ne pas s'engloutir dans le marais littéraire de toutes les créations mauvaises ou bonnes dont elle finit par être saturée. Étrange phénomène humain ! Tous ces gens plumes en main qui pensent ou croient penser, qui sentent ou croient ressentir, qui cherchent à se comprendre, à s'expliquer, à se justifier et qui de ce fait noircissent du papier. Avec le sentiment fallacieux d'être seul à se livrer à ce geste.

Nous avons fait lire à Jean et à Marie-Thérèse (Simon) les poèmes de Jean Cazeaux. Ils les ont aimés de la façon suivante : violemment mais ensuite avec réserve. Jean s'est passionné pour cette écriture, au point qu'il n'a pas pu s'empêcher de dire comment lui, Jean Simon, aurait mis là un autre mot... J'essaie de retrouver :

Jean Cazeaux :

« Voici la lune au vif de course  
les monts les arbres les fleuves viennent à nous  
Plus tard ce sera l'heure des racines mouillées  
notre réveil joyeux dans un éclatement d'écorce  
Quand viendra notre paix  
une herbe tendre poussera sur nos corps »

Jean (Simon) aurait mis dans le dernier vers :

« une herbe tendre poussera sur notre souvenir »

Ce qui définit parfaitement la différence de ces deux tempéraments. Jean (Simon) est un Lyrique, Cazeaux est plus humble, sa griffe est plus proche de sa sensation.

Mais tous ces poèmes parfois me donnent du malaise. J'ai le sentiment que en écrivant ces textes (très courts) on élabore une synthèse de soi-même souvent tout à fait réussie, mais dans le même temps cette synthèse est un contour trop défini de la personne, comme un épais trait noir qui empoisonne le poète et ne nous libère pas.

Dieu que c'est compliqué, confus et subtil ! C'est ce sentiment de prison qui m'inhibe et m'empêche de mettre en musique les petits mots éparés.

Depuis un mois le poème Taggar flotte dans ma tête sans trouver sa cohésion. L'ébauche se fait avec une lenteur qui confine à l'immobilité. J'en suis à :

« Verger noir  
Où mûrissent les étoiles du plaisir »

Et je ne sais pas comment m'envoler. Je n'ai que la cadence. C'est un poème sur le désir. La sensation existe, mais la greffe ne prend pas.

Pour qu'elle prenne, il faut la tenter, ce que je ne me résous pas à faire pour quelque obscure raison (dont je me contrefiche). Il se peut que j'en sois à me dire (inconsciemment) ceci : tant que le poème n'a pas pris corps il EST beau. Le restera-t-il ?

//-----//

14 avril

Taggar s'est construit sans peine. Le poème s'insère dans « Histoires séraphiques ». Il n'est pas trop mal. Un peu trop littéraire par rapport à la sensation, peut-être ?

25 avril

La lente détérioration de mon rapport intime à l'écriture est pour moi un sujet de réflexion très angoissant. J'ai le sentiment que si j'enlève l'écriture de ma vie je n'existe plus. Mais en même temps je ne peux plus écrire. Les rares textes que j'élabore laborieusement ne me satisfont pas. Il y a dans mes mots une crispation, une retenue trop intense. Et puis je brasse l'inessentiel. Ce qui ne se voit ni ne se touche. Cela ressemble à la perte de la foi. Quand on découvre enfin avec l'expérience de la vie que Dieu n'existe pas. Quand on cesse d'espérer qu'il y a, dépassant l'humain, une source de miracles. Quand on décide de ne plus plonger dans l'utopie bienfaisante.

Toutefois il apparaît nécessaire de s'enfoncer dans ce tunnel d'austérité désespérante. (Le « chemin de Damas » comme on dit en religion.)

L'insatisfaction est un signe qu'il ne faut pas négliger. Il se peut que je n'ai pas encore trouvé ma voie et que je la cherche... Pourquoi pas ? Il se peut que je ne trouve jamais cette voie, et que le fait de ne pas la trouver soit ma gloire.

En effet l'écriture ne m'apparaît pas comme la projection de ma propre nature sur du papier blanc. C'est tout autre chose. C'est une dynamique intérieure qui m'entraîne hors du déjà vu vers tout ce qui est secret, souvent inexploré et toujours effleuré par l'esprit humain.

Au delà de la vie il y a une vie, mais tout se passe dans l'instant présent. La vie éternelle est un état précaire, quasi insaisissable dont chacun a grand faim.

C'est cela que je cherche et qui pour moi remplace Dieu. Est-ce le deuil de Dieu ? C'est possible. Ou bien Dieu était-il un avant goût de ce mystère insoluble ? C'est possible aussi. J'ai le sentiment de plus en plus fort (presque la certitude) que la poésie m'attend. Elle m'attend depuis ma naissance et moi je n'ai cessé de la fuir. Le moment est peut-être venu de la contempler à visage découvert.

La peur me tient aux tripes. Car la poésie n'accepte aucun compromis. Elle est si grande et si petite à la fois. Elle attend qu'on l'apprivoise et ne veut pas qu'on la domine.

Et si j'étais tout bêtement poète ? me suis-je dit avant-hier.

//-----//

Je me suis mise ensuite à raisonner de façon réaliste, car je suis faite ainsi. J'accroche mes rêves aux buissons épineux de la vie et je tente toujours la réconciliation du rêve et de la réalité. Je déteste planer au-dessus de ce qui existe.

Je me suis dit ceci : dans le contexte d'une époque où l'écriture a perdu une grande part de son pouvoir de communication les poètes pullulent. Bons ou mauvais, qu'importe. On en trouve partout.

Le poème dans sa forme courte, drue, ramassée, elliptique, obscure et musicale est le cri de notre époque.

La fiction ne mérite plus qu'on y colle son âme. Elle est devenue le pâle reflet de presque rien. Le roman est mort d'avoir trop existé.

Le poème fait semblant de mourir mais il ne meurt jamais. Le corps à corps du poète avec le poème est un coït spirituel dont on peut attendre du bonheur.

J'ai décidé d'être poète.

//-----//

En vingt ans je n'ai pas écrit plus de vingt poèmes, je crois. Mais ce n'était jamais une activité accessoire de l'écriture. Ce n'était pas non plus l'intime confidence de quelque désarroi.

Je n'arrive pas à saisir, à deviner ce qui déclenchait le processus du poème. Jamais je ne ressentais avant de l'écrire ce qu'il allait contenir. Le thème flottait un peu, bien sûr, dans ma tête, mais ne s'imposait pas.

Quand j'ai écrit « L'âme de la théière » (c'est un souvenir cocasse) j'étais en session Marcel Reggui à Sevrier. Je m'étais réfugiée dans la petite chambre de la maison familiale pour fuir l'ambiance intello-scolaire de ce groupe bien aimé. Vautrée sur mon lit j'ai décidé d'écrire un poème. Mon stylo est parti, et la théière a jailli sans beaucoup de complications sur le papier. Ma vieille théière en étain était venue à mon secours, semble-t-il. L'évoquer était un jeu pervers. Je me vengeais de moi-même, de mon manque de culture et d'intelligence politique ? Peut-être. Je crois plutôt que cette théière manipulée depuis tant et tant d'années a trouvé à cet instant inattendu le moyen de se manifester « par elle-même ».

La poésie est un étroit passage, un trou de l'âme par où se faufilent nos émois, nos amours, nos peurs et notre humour.

//-----//

Mais la poésie est musique, il ne faut pas l'oublier. Si les assonances et le rythme ne sont pas « justes » le poème est raté. A mon sens le rythme a plus d'importance que les assonances. C'est lui qui guide l'esprit, c'est lui qui martèle, c'est lui qui jubile et c'est aussi lui qui donne envie de pleurer.

Lorsque je cherche un vers de poète connu pour le citer de mémoire, celui qui me vient aux lèvres c'est toujours :

« Sous le pont Mirabeau  
coule la seine »

Je ne sais pas ce poème en entier mais tout ce qu'il contient est en moi. Je n'ai besoin que de ce premier vers pour être en état de grâce. Ce n'est pas le « concept » du poème :

« Vienne la nuit sonne l'heure  
les jours s'en vont je demeure »

qui me hante réellement. Mais plutôt ce fleuve gris qui coule et n'en finit pas de couler sous le pont Mirabeau.

Le rythme de cette eau est évoqué avec tant de simplicité :

« sous le pont Mirabeau coule la Seine ».

Est-ce dans l'agencement des mots que se produit le miracle ? Inversion de génie. En effet si je dis :

« La Seine coule sous le pont Mirabeau »

je formule une évidence. La musique est toute entière dans « coule la seine ».

Mais peut-on ergoter sur la facture d'un poème sans l'abimer un petit peu ?

Je reviens toujours et toujours à ces vers d'Apollinaire. Il est vrai que j'ai souvent contemplé le pont Mirabeau du temps de mes amours juvéniles...

Mais c'est leur perfection qui me subjugué. L'harmonie entre « le fond et la forme »...

//-----//

**1996**  
**Revel**

20 janvier

Tentative de reprise de contact avec ce carnet. Relecture. Sensation attristante. Je vois quelqu'un qui crève d'envie d'écrire de la poésie et qui en écrit à peine. La montagne accouche d'une souris. Comment traiter le malade ? Comment percer l'abcès ?

Toutes ces notes jetées à la va-vite dans un carnet me semblent intelligentes. Elles constituent, en elles-mêmes, une sorte d'œuvre para-poétique. Je n'y trouve aucune trace de ce que j'abhorre : la logorrhée. Elles sont peut-être une défense, un plaidoyer pour la poésie authentique.

La difficulté est grande, en effet. Il s'agit de trouver ce qui est vrai. La peur du pathos m'inhibe. Je souffre probablement d'un manque d'amour pour moi-même trop violent. Je ne me fais pas confiance. Il y a dans un coin de mon esprit un censeur qui surveille tout ce que je pourrais dire et qui se moque un peu de moi. Voici donc la rançon de l'humour enfin débusquée. Et j'irais me plaindre d'avoir de l'humour ? Alors que c'est un don inouï et qu'une faible part de l'effectif des écrivains en possède ? Aujourd'hui je décrète que je suis castrée par mon terrible humour. Est-ce que ça va mieux après avoir fait cette découverte-là ?

//-----//

15 février

C'est parti.

J'ai entamé « Enfance ». Ça sonne assez bien. Mais j'avance à pas de fourmis. Par peur ? Par lucidité ? Je mets ça de côté et j'attends (que ça se fasse tout seul ?). le temps de création est moins long que le ciselage. Le ciselage rassure. Le peu de substance qui a jailli va être polie et repolie, triturée, malaxée. Non dénaturée. mais peut-être rendue le plus hermétique possible afin de ne pas livrer le secret dans sa totalité.

J'ai peur de mes préciosités. Il y a dans mon écriture des touches classiques qui (peut-être) brisent l'élan naturel. Mais c'est comme ça que j'écris. C'est ma musique et je ne dois pas la contrarier.

Je recopie ici quelque chose qui me satisfait :

« Cornes d'abondance  
de l'enfance

Corbeilles d'or  
où s'entremêlent  
tout ce qui ne s'enseigne pas  
et tout ce qui ne se reconnaît pas à l'usage.

Corbeilles d'or  
où la magie n'a pas de nom.

Corbeilles d'or  
où la magie enfin charnelle  
est source de frémissements obscurs.

Corbeilles d'or  
étalées dans le noir,  
peuplant la nuit  
de mille et cent et un trésors  
qu'on n'ose pas toucher  
de peur  
de les démultiplier  
encore.

Jardins de poésie  
où la chair est lumière.

Jardins de poésie  
où la chair  
ne ressemble plus à la vie.

Labyrinthes  
où s'effiloche la trame  
de quelque vieux récits oubliés.

Oh ! labyrinthes ! labyrinthes !  
où dansent  
de vraies images  
terriblement sonores  
Des images prisonnières !  
dans un petit temple clos...  
Rythmées  
au battement secret  
d'une artère... »

Il s'agit d'un texte qui s'insère dans un tout, c'est pourquoi il n'est pas aussi ramassé que mes poèmes habituels. Je suis partie dans le poétique et voilà... mais en recopiant ce passage me vient la tentation (à laquelle j'ai décidé de ne pas succomber) de couper, de rétrécir, en quelque sorte de gommer le lyrisme pour atteindre l'hermétisme. Et ce qui m'en empêche c'est :

« Oh ! labyrinthes ! labyrinthes ! »  
qui est un cri de lyrisme pur. Ce cri m'a étonnée moi-même. Je crois qu'il m'a aidée.

//-----//

27 juillet

Dourgne

Entendu samedi dernier à France-Culture un long entretien avec la poétesse Sylvia BARON-SUPERVIELLE (uruguayenne écrivant en français).

Je dois absolument me procurer son recueil «L'eau étrangère » (Editions José Corti).

D'une voix un peu voilée, avec un zeste d'accent étranger, cette femme énonçait des vérités sublimes. J'ai noté à la va-vite :

« toute littérature est sacrée si elle est belle ».

Il y avait là un dosage exquis de mysticisme et de sens profond de la vie (ciel et terre en quelque sorte) qui m'a séduite.

//-----//

**1997**

10 janvier

« Enfance » a été mise en jachère dès le mois de mars, pour revenir à un texte de prose : « La noce » écrit dans un but de publication (?).

Je reviens à « Enfance » après avoir accouché de cette « noce », un travail achevé me désorientait toujours. Après quelques journées de découragement je me remets aux poèmes et clic ! je me sens joyeuse.

L'acte poétique est bref, musical et attrayant. La coupure a été une très bonne chose. Cela m'a empêchée de devenir stérile, d'enfiler des vers comme on enfilerait des perles par jeu.

C'est un acte grave. C'est pourquoi je « sens » qu'il faut s'y adonner avec parcimonie.

Mais j'en viens à des recherches intérieures qui me rendent ma joie. J'ai le sentiment d'être enfin là où il est bon que je sois. A ma vraie place. Le flair joue un grand rôle dans l'approche du thème. Plus aucun effort intellectuel (ou raisonneur), une avance très sensorielle. Mais en même temps le mot que l'on sculpte comme un bijou ne doit livrer que ce qui lui est demandé. Folle précision dans l'imprécision initiale.

Je me donne, je m'octroie deux mois de poésie. Voilà.

//-----//

21 mars

J'aimerais analyser en quoi la « chanson poétique » m'apparaît très supérieure à la poésie contemporaine, même très réussie.

Il y a dans la poésie une démarche introspective qui la rend toujours hermétique. On n'y trouve rien de positivement universel (ou très rarement).

Dans certaines chansons, même celles qui sont résolument populaires, gît une émotion incroyable.

Les poèmes mis en musique par Hélène Martin n'atteignent pas tout à fait cette âme qui me ravit.

Il me semble que Brassens et Brel (que je n'arrive pas à départager dans mon cœur) atteignent cette cime mieux que les poètes de lecture. Et si l'on entend Charles Trenet, si l'on prête l'oreille à Georges Ulmer, si on se penche sur Piaf...

Léo Ferré fut également un très grand créateur. N'oublions pas sa mise en musique de Baudelaire, ni celles de Verlaine et de Rimbaud (ces poètes se prêtent à l'adaptation musicale).

Pour revenir à ma création, je vais gaiment si je pars sur une émotion un peu diffuse. Mais si je veux écrire sur quelque chose de bien défini je sue sang et eau. Par exemple j'ai voulu écrire un poème sur le vin, pour l'anniversaire de Jacques. Je n'ose dire le nombre d'après-midi ni la quantité de papier gâché qu'il m'a coûté. Le résultat n'est pas mauvais, je crois. Mais je n'ai pas atteint une cime. Avoir « un sujet » est déjà perturbant. Mais celui-là ! Après ce qu'en a dit Brassens, « la tétée au lait d'octobre » m'entravait la cervelle, et le rythme très syncopé de cette chanson perturbait le rythme que je cherchais.

Plus j'avance plus je me sens proche de ces poètes chansonniers dont l'apparente légèreté livre toutes sortes de profondeurs.

Au dernier Romarin de Dourgne, nous étions sur la place. Il y avait une jeune femme avec un orgue de Barbarie. Elle avait un répertoire magnifique, bandes sons et paroles en petits fascicules qu'elle nous prêtait avec entrain.

Quand je suis arrivée sur la place j'ai entendu dès la rue Barreau, le phrasé très émouvant que voici :

« Du gris dans ses doigts lentement  
que l'on roule  
C'est bon.... (?)....  
ça vous saoule... »

Cette chanson (de Fréhel), mon frère me la chantait, il me la faisait chanter, une cigarette entre les doigts. Elle contient une nostalgie pleine de violence et de dérision, un goût de mort qui va très loin à la fin du couplet quand on éructe : « dans la bouche... »

La femme n'a pas voulu reprendre cette chanson, malgré ma demande pressante. Mais elle en a dévidé un tel paquet ensuite... Quand nous sommes arrivés à :

« Tant qu'il y aura des étoiles  
sous la voûte des cieux... »

cette vieille rengaine des années 36 m'est apparue sous un jour absolument neuf. Miracle, je me souvenais des paroles ! J'ai du refuser avec énergie le micro, la chanteuse avait grande envie que je fasse mon numéro.

Tout cela me rend perplexe. La chanson est un « genre mineur », c'est vrai. Mais elle a un pouvoir très vif sur les esprits. Ceux qui la reprennent en chœur font acte de poésie, et la poésie est l'apanage de tous.

Je suis éberluée par la tristesse et la pauvreté qui émanent de tous ces « poètes maudits » qui publient des petites plaquettes où souvent la main du peintre, seule, offre un peu d'émotion.

Mais pour conclure ces réflexions hâtives et plusieurs fois interrompues (visite, téléphone, courses en ville) je dois livrer mon inquiétude à propos de « ma » poésie.

Chanson de circonstance ?

//-----//

La prochaine fois je parlerai du rythme.

//-----//

29 mars

Le rythme se crée au fur et à mesure que le poème s'élabore. Au départ on possède une émotion un peu diffuse, très subtile, dont on ne sait pas encore ce que l'on va faire. Quand cette émotion prend corps, si le poème s'annonce bien, une étrange musique scande alors les mots qui s'abattent comme un vol d'oiseaux. Cela débute par un rythme.

Mais le rythme ne s'affirme pas immédiatement. Il se propose sous diverses formes. En général il est d'abord bref, syncopé, haletant ce qui donne une vie grandiose au vocabulaire qui lui sert de support. On se sent essoufflé, envahi de sécheresse et de concision et pour finir profondément perturbé.

On essaye alors de faire appel à un grand vent marin et l'on brandit les mots sur une imposante longueur, dans l'espoir que le lyrisme ainsi appelé au secours fera le miracle attendu.

Ça marche ou ça ne marche pas, et les heures se succèdent à toute vitesse tandis qu'on règle sa métrique sur l'un ou l'autre pôle. Pendant qu'on s'échine à tous ces essais, insidieusement naît le vrai rythme. Souvent, c'est un rythme alterné, tantôt bref, tantôt langoureux. Quelque chose de très mystérieux surgit, qui est en quelque sorte l'essence du poème. C'est lui, lui tout seul, qui peu à peu trouve sa propre musique.

(à suivre)

//-----//

5 juin

J'ai écrit le 2 mars un très beau poème sur la mort.

La deuxième partie de « Enfance » est achevée. Elle s'intitule « le trésor des Golcondes » et dans son ensemble chante cette relation étonnante qui existe entre les grands-parents et les tout petits. Elle évoque la transmission de l'imaginaire.

C'est ainsi que je le vois, même si d'éventuels lecteurs ne devraient pas le ressentir de la même façon. Étrange... certains poèmes naissent en quelques minutes et sont parfaitement achevés. D'autres sont au contraire très laborieux, et à mon avis beaucoup moins réussis. La poésie ne devrait-elle être que le « cri du cœur » ? Je n'en suis pas sûre, et il est possible que je ne trouve jamais la réponse à cette question.

Je fais une pause. Toujours pour la même raison. Je « sens » qu'il ne faut pas sombrer dans une sorte de diarrhée poétisante.

Mais les pauses que je m'impose ont une utilité. Je suis en quelque sorte en jachère. La troisième partie de « Enfance » est dans mon projet une sorte d'aboutissement spirituel, et je ne vois pas encore très bien comment je vais utiliser mon pouvoir sur les mots dans un projet qui pour l'instant reste obscur. Je voudrais que l'état d'enfance apparaisse comme un état de grâce, et que cet état de grâce soit le seul qui nous permette d'aborder l'amour, mais peut-être aussi la mort. Je suis partie d'une émotion : Jeannot me prenant la main pour marcher vers le cerisier. Je me concentre sur cette émotion. J'y pense beaucoup. Je rêve beaucoup à ça et pour le moment le mettre en forme m'apparaît un peu sacrilège. J'ai l'intention, semble-t-il, d'écrire quelques poèmes d'amour.

Je ne suis pas tout à fait prête, et me laisse aller à la paresse.

//-----//



La lecture de Pessoa, découvert dans les jours qui précèdent, a sur moi un effet très violent. J'entrevois le sens de la fameuse « non existence » qui m'a toujours tant perturbée.

//-----//

## **2001**

fin février

La pause a été longue, mais je reviens à la poésie ces jours-ci, essayant d'oublier la maladie. Charles Trenet est mort lundi. Ce fut l'occasion d'émissions de télé et de radio. J'en ai bu et mangé toute la journée.

Mais la leçon Trenet est évidente, elle est précieuse. Il faut oser, et en même temps se laisser aller au plus fou de la fantaisie. J'ai réécouté ses chansons, certaines oubliées comme « tout est au duc » (un petit chef d'œuvre).

Cette mort, et au contraire un phénomène de vie ultra exaltant (la nouvelle amitié avec le libraire Serge Paz) raniment une flamme que je croyais vouée aux cendres.

Après « Enfance », voici « Jouvence » un petit recueil entamé l'hiver dernier (début 2000) et abandonné pour cause de mauvais état mental. « Jouvence » c'est l'adolescence. La communion des jeunes qui poussent comme arbrisseaux en forêt. « Les arbrisseaux » (la première partie, dix poèmes) est achevé. J'entame gaillardement la seconde partie qui s'intitule « Le sexe des anges ». Je compte y peindre la confusion neurasthénique des quatorze ans, et je compte aussi y aborder la confusion entre Dieu et les pulsions inconnues. C'est très ambitieux. Mais je suis de plus en plus portée sur la facture « chanson ». C'est la facture la plus difficile car elle doit aboutir à une sorte de perfection globale. Mais c'est follement amusant. Et quand on s'amuse tout est gagné. Je suis assez contente de « Le temps va s'arrêter, je le sais » (qui m'a coûté trois séances d'après-midi).

Il y avait quatre ans que je n'avais pas écrit dans le carnet. Please, ne le brûlez pas, « Arts et métiers » non plus. C'est ce que j'ai écrit de meilleur dans ma putain de vie.

//-----//

## **2002**

7 mars

Ainsi environ une fois par an je me livre à une relecture de ces carnets (« Poésie », « Art et métier »). Quand seront-ils achevés ? Une ou deux pages par an, ça commence à rétrécir dangereusement.

Peut-être ai-je tout dit ? (toutefois en ce qui me concerne).

Effectivement me voici poète, uniquement poète, les romans ont basculé dans le passé. Superbement traités à l'ordinateur par Jacques, ils sont lus par-ci par-là. Je reçois des lettres souvent émouvantes. C'est comme ci on me parlait de défunts très proches. Je pense à « mes livres » comme je pense à maman, à Pierre ou à André.

Si c'était à refaire, toutefois, je ne les écrirais pas. Je n'écrirais QUE des poèmes pour les raisons invoquées dans toutes les pages de ce carnet. Mais aussi parce que j'ai fini par prendre la mesure exacte du monde où vivent les écrivains. Ce monde ne dissimule plus ses tares essentielles. L'industrialisation de l'art sous toutes ses formes implique que le créateur se dissocie résolument de cet usinage formel. Entre les élans de l'âme et l'objet livre (ou l'objet tableau) existe un précipice infranchissable. Il me vient une aversion de plus, celle du consommateur. Lecteur émasculé destiné à avaler des récits qui sont les frères des aliments lyophilisés vendus sous plastique au supermarché.

Toutes mes errances et mes souffrances n'ont rien que de banal. Elles sont le fruit d'une inadapta-  
tion personnelle avec un univers géré par un capitalisme idiot. Hélas, je n'ai pas encore entrevu le  
José Bové de la poésie, mais il doit bien exister quelque part.

Il ne nous reste que ceci comme issue :accepter d'œuvrer dans une solitude totale. C'est une  
affaire de vie. Qu'est-ce que la vie ? Une quête intime de vérité. Qui ne peut se poursuivre qu'en ef-  
feuillant un à un les pétales de cette grosse fleur belle et épineuse où nous sommes blottis.

J'ai achevé « Jouvence » avec un plaisir indiscutable, ayant peu à peu je crois trouvé un  
semblant de paix avec moi-même. Nous en avons fait six jolies photocopies avec en couverture une  
photo en couleurs de Louise qui symbolise avec éloquence cet âge intermédiaire où la joie est pri-  
mitive et vaguement confusionnelle.

Je cherche quoi dire. Je prends un nouveau thème : « Derrière la fenêtre » qui me situe dans  
mon crépuscule et me permet une sincérité triste et joyeuse en même temps. Il y a les poèmes  
« OUI » voués à la joie et les poèmes « NON » voués à la révolte. Ainsi, cahin-caha :

« d'une sèche branche  
a fait une canne  
et la tête blanche  
hoche mélomane »

//-----//

Grappillé dans Baudelaire : « salon de 1859 » p. 765  
à propos de l'imagination :

« Mystérieuse faculté que cette reine des facultés ! Elle touche à toutes les autres ; elle les  
excite, elle les envoie au combat. Elle leur ressemble quelque fois au point de se confondre avec  
elles, et cependant elle est toujours bien elle-même, et les hommes qu'elle n'agite pas sont facile-  
ment reconnaissables à je ne sais quelle malédiction qui dessèche leurs productions comme le fi-  
guier stérile de l'Évangile ».

Lecture en biais, en grappillant poèmes et textes. Une heure ou deux avec Baudelaire.  
Chaque poète, me suis-je dit, est un monde clos.

//-----//

**2003**

12 février

Petite relecture annuelle...

La poésie, tout compte fait, est mon essentielle raison de vivre. Ce petit carnet est le plus  
important de tous mes écrits.

Peu à peu je partage cette activité, je descends de mon auguste trône imaginaire et me re-  
trouve avec des confrères, et non avec des copains. Les « poètes de la pleine lune », chaque mois,  
se réunissent dans la vieille tour d'Édouard. Quatre ou cinq amateurs de poésie, et pour l'instant  
trois poètes : Christian (de Saint Papoul), Josyane (épouse d'un éclusier) et moi. Je découvre qu'il  
est gratifiant d'écouter dire ses propres vers dans un petit cénacle de personnes qu'on connaît assez  
peu mais qui aiment la poésie.

Mes poèmes trouvent là une nouvelle existence. Ils franchissent un mur opaque, ils entrent  
dans la vie. Ils plaisent ou ne plaisent pas... Mais en septembre dernier j'ai obtenu un succès joyeux  
avec le « verre d'amour ». Ce poème a déclenché une réaction de joie vraiment plaisante. Mes  
« collègues » ont un certain talent et me donnent beaucoup de petits plaisirs. Ils sont plus jeunes

que moi, moins métaphysiques mais qui sait ? plus vivants ?

Il y a peu j'ai aussi longuement parlé avec Luc, qui écrit, qui se cherche et qui nage à pleines brasses dans Rimbaud. C'est fou ce que ce garçon de vingt ans comprend de quoi il s'agit. Il n'écrit pas encore des textes suffisamment élaborés. Il en est à l'étude des techniques ce qui le fait un peu patauger, mais il avance, il avance...

Hélas, je subis un tel ralentissement physique... C'est un peu triste, alors que j'ai le sentiment d'atteindre enfin ce que je cherchais depuis si longtemps...

//-----//

11 novembre

Entendu à France-Culture un poète : DAVID DUMORTIER qui écrit des textes en prose poétique à l'intention des enfants. Je n'ai pas retenu les titres. Son propos était fameux. Se référant à « Barbe Bleue » et au « Petit Chaperon Rouge » il affirme qu'on peut écrire des choses très dures pour les enfants.

En fait ces textes convenaient aux adultes.

J'ai cru comprendre (ou crois me souvenir) que dans la poésie se crée un détour imaginaire que chacun prend à sa guise.

(à suivre)

//-----//

## **2004**

7 mai

Plus on écrit de la poésie moins on écrit sur la poésie.

Je n'écris plus « que » de la poésie. N'ayant plus envie de la juger, c'est devenu un accouchement de moi-même.

Un ou deux poèmes en un mois, mais de longs après-midis de jeu avec le thème et les mots. Pourquoi faire tant d'histoires pour ce qui est tout compte fait très simple ?

Poésie vient de ποιεν (poien, en grec verbe faire). En écrivant de la poésie, on « fait ». On accomplit un acte vital (ce qui est le but de l'existence pour exister au lieu de subir l'existence).

Je n'ai plus peur de l'ombre où je navigue, guidée vers une supposée lumière que je ne cherche pas mais que j'attends).

Je ne lis que de la poésie ou des polars idiots. La « littérature » ne m'offre décidément que de très rares élans de plaisir.

Raconter, raconter, raconter, tout est verbiage et les mots enfilés comme des perles sont le substitut du temps. Temps matière éphémère qu'il faut meubler pour pouvoir en accepter la précarité.

A l'année prochaine ?

//-----//

**2006**

19 mars

La maladie me dévore, et après une opération des vertèbres et trois mois d'hôpital je végète physiquement (chaise électrique pour gravir l'escalier, douche fonctionnelle et dame quotidienne pour faire ma toilette).

Ce brusque plongeon dans la dure réalité freine (tout au moins pour l'instant) toute possibilité créatrice. Jean Simon m'avait envoyé une épaisse liasse de poèmes de son cru. Je me suis sauvée en remplissant un petit cahier de réflexions personnelles sur la poésie mais aussi sur notre amitié. Jean m'a répondu. Il a parfaitement saisi que je tentais de lutter contre la débâcle. C'est un homme de cœur.

J'ai relu une fois encore ce carnet. Je l'aime bien. Avec le recul du temps je comprends mieux qui j'ai été et ce que j'ai cherché...

Tout est mystère et l'on patauge chacun à sa façon dans un univers que certains veulent absolument expliquer.

La poésie est partout. dans nos yeux, dans nos oreilles, dans nos doigts et dans nos culs.  
Sans elle nous ne sommes RIEN.

A l'année prochaine.

//-----//